

## Compétition officielle Émotion globale

Marc-André Brouillard

Number 205, November–December 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48951ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Brouillard, M.-A. (1999). Compétition officielle : émotion globale. *Séquences*, (205), 18–19.

## FESTIVAL DES FILMS DU MONDE DE MONTRÉAL

Compétition officielle  
Émotion globale

Le 23 mai dernier, le cinéaste David Cronenberg, président du cinquante-deuxième Festival international du film de Cannes, remettait la Palme d'Or au film *Rosetta*, de Luc et Jean-Pierre Dardenne. D'autre part, le jury remettait son Grand Prix spécial à Bruno Dumont, pour *L'Humanité*. Cannes consacrait alors un mode cinématographique réaliste à forte teneur sociale et pratiqué depuis quelques années par des réalisateurs tels Érick Zonca, Harmony Korine, Robert Guédiguian et Mike Leigh. Ignorant les réalisateurs de renom venus présenter leur film, le plus important festival de films au monde choisissait de récompenser l'innovation plutôt que la réputation, comme il l'avait fait en 1959 en remettant le Prix de la mise en scène à François Truffaut, alors âgé de vingt-sept ans, pour ses *Quatre cents coups*, consacrant ainsi un courant cinématographique qu'on a plus tard nommé la Nouvelle Vague.

Montréal, le 6 septembre dernier, la comédienne Bibi Andersson, présidente du vingt-troisième Festival des films du monde, remettait le Grand Prix des Amériques au réalisateur iranien Majid Majidi pour son film *La Couleur de Dieu*. Alors que Cannes reconnaissait l'évolution de la forme cinématographique, Montréal célébrait, comme à son habitude, l'internationalisme et l'universalité des sentiments. À travers Mohammad, l'enfant aveugle du film de Majidi, le spectateur est invité à participer à une expérience sensorielle du monde, à la seule condition que cette expérience trouve un écho dans son humanité propre. Quel merveilleux sentiment que de prendre conscience que, malgré ses différences culturelles, l'homme partage les mêmes émotions qu'il soit à Montréal ou à Téhéran...

**Trop peu de surprises...**

De Carlos Saura, *Goya à Bordeaux* est un pur ravissement formel qui puise son inspiration visuelle dans les tableaux du peintre espagnol, tout en s'enrichissant des images du directeur photo Vittorio Storaro et des décors en trompe-l'œil du directeur artistique Pierre-Louis Thévenet. Évoquant les rêves et l'imaginaire du créateur des *Caprices*, le film de Saura, très apprécié du public, n'a pas eu la faveur du jury, récoltant néanmoins le prix de la meilleure contribution artistique.

Pour le reste, la compétition officielle offrait peu de surprises cette année. Mis à part la présence de grands noms du cinéma, tels Ettore Scola, venu offrir son *Dîner*, un film aux dialogues savoureux, Gérard Depardieu, dont la présence au Festival a attisé un Pont entre

deux rives plutôt tiède, Majid Majidi qui récoltait pour une seconde fois les honneurs du jury, et Patricia Rozema qui, malgré le classicisme formel de *Mansfield Park*, revisitait de façon fort originale un classi-



Goya à Bordeaux – Un pur ravissement



Poppoya – Un film en équilibre parfait

que de l'auteure Jane Austen, la compétition 1999 tombera rapidement dans l'oubli.

Trois films ont cependant retenu l'attention au chapitre des œuvres originales. *Post Mortem*, de Louis Bélanger (critique p. 41), *Dreaming of Joseph Lees*, d'Éric Styles, et *Poppoya*, de Yasuo Furuhashi.

Bâti autour de l'histoire simple d'une jeune femme habitée depuis toujours par l'amour qu'elle éprouve pour un lointain cousin, *Dreaming of Joseph Lees* étonne par la justesse de son propos et la qualité de son interprétation. Rupert Graves, Samantha Morton et Lee Ross forment un triangle amoureux habité par une passion inextinguible. Film juste sur le désir et les élans qu'il engendre, *Dreaming of Joseph Lees* révèle de merveilleux acteurs et le talent d'un metteur en scène à découvrir.

*Poppoya* nous transporte au Japon au milieu d'un paysage enneigé. Otomatsu, chef de gare d'une station de train perdue dans les montagnes, est forcé de prendre sa retraite au moment où les souvenirs le rattrapent. Belle surprise du Japon, qui se distingue encore par une photographie irréprochable et un propos grave mais ponctué de notes joyeuses, qui confèrent au film un équilibre parfait. Interprété de façon magistrale par le comédien Ken Takakura, qui a d'ailleurs remporté le prix d'interprétation masculine, *Poppoya* est un modèle de maîtrise formelle.

### Vent du passé

Le Festival des films du monde a vu le jour en 1976, l'année même des Jeux Olympiques de Montréal, alors que soufflait sur la ville un vent d'internationalisme, insufflé en 1967 par l'Exposition universelle. Le FFM a dès lors participé à l'élargissement des consciences en présentant des films des quatre coins de la planète. Vingt-trois années plus tard, le Festival n'a pas failli à sa tâche et ce, malgré un cinéma et une culture mondiale globalisante.

Suivant ce précepte, le Festival présentait cette année dix-neuf films en compétition officielle provenant de quatorze pays différents. Mais, peut-on encore justifier la présence de pays comme la Hongrie, venue présenter *Close to Love*, la Corée, qui nous a servi *Les Retrouvailles*, et la République Tchèque, qui nous offre *Le Retour au paradis perdu*, par le simple fait d'une juste représentativité de la cinématographie mondiale, alors que ces films ne proposent aucune vision singulière du cinéma?

Bien plus qu'un miroir culturel, le cinéma d'aujourd'hui, à mon avis, doit non seulement adopter un langage universel, mais aussi contribuer à l'évolution de l'art cinématographique. Et c'est à des



Dreaming of Joseph Lees – Le désir et les élans qu'il engendre

festivals comme celui de Montréal que revient la tâche de reconnaître cette évolution. Il est donc clair que les organisateurs du FFM doivent revoir la sélection des films en compétition en prenant plus de risques et en ne se basant plus uniquement sur cette juste représentativité mondiale. ■

Marc-André Brouillard